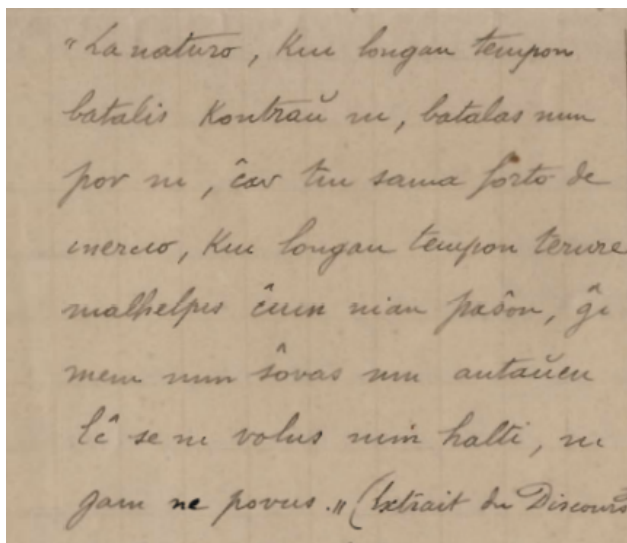


Si je n'avais appris de la bouche même de Marie (Collette) le petit fait divers qu'elle annonce par le Messenger, j'en serais trop abasourdi pour prendre immédiatement la plume. Sachant la chose depuis huit jours, la surprise n'existe plus pour moi. Donc pour une fois le Messenger, qui tombe toujours si mal chez les autres, tombe si bien à Hesdin que même en me creusant la tête je ne trouverais pas un prétexte pour ne pas l'expédier de suite. Je la creuserai donc seulement pour vous entretenir des événements qui ont rompu notre paisible existence à Hesdin depuis 5 mois.

D'abord le Congrès de Cambridge, L'Espéranto marche !



« La nature qui longtemps a combattu contre nous, combat maintenant pour nous, car cette même force d'inertie, qui longtemps a terriblement contrarié chacun de nos pas, elle-même maintenant nous pousse en avant.

Même si nous voulions maintenant nous arrêter, nous ne le pourrions déjà plus »

(Extrait du Discours de Zamenhof à Cambridge)

Oui, qu'on l'admire ou qu'on s'en moque, qu'on le protège ou qu'on le combatte, qu'on le déclare funeste ou bienfaisant, stupide ou logique, sa victoire est désormais assurée. Sans doute avant que ses adversaires aient confessé leur défaite, on pourra ~~goûter~~ savourer encore plus d'une fois des perles comme celles que j'extrai d'un article que j'ai sous les yeux (d'un certain J. Novicow, Revue des Deux Mondes du 1<sup>er</sup> X<sup>bre</sup> 1907) « Vouloir que je me soumette aux élucubrations d'un médecin (!) de Varsovie est une prétention tellement arrogante qu'elle soulève en moi la plus invincible résistance ».

« Tout le monde comprend (?) que les langues qui tirent leur vocabulaire de plusieurs langues naturelles (tel l'Espéranto) n'ont aucune chance de succès. Les seuls systèmes acceptables sont ceux qui empruntent leur vocabulaire à une seule langue (!) » « Loin d'être plus facile que les langues vivantes, l'Espéranto est plus difficile (!). Ainsi, pour que l'Espéranto soit facile, il faut (!) savoir le français, l'anglais, l'allemand, le russe, le latin et le grec. Un homme, pour connaître une langue auxiliaire, devra d'abord apprendre six langues nationales (!) » ... « Pour moi je déclare que tout en connaissant les six sources dont est tiré

l'Esperanto, j'ai de la peine à comprendre parfois un certain nombre de ses phrases (!!). Jugez de ce qu'il doit en être pour ceux qui connaissent seulement l'italien et le suédois. » « Je déclare que pour mon compte, quand bien même toutes les académies du monde proclameraient l'informe Esperanto langue auxiliaire de l'Europe, jamais, au grand jamais, je ne me conformerais à cette décision » (Hélas ! Hélas ! M<sup>r</sup> Novicow n'apprendra jamais l'Esperanto !). « Deux cent mille adhérents sur 560 millions d'Européens est une vraie misère (!) » Et pour conclure : « Ces considérations (!) suffiront à convaincre le lecteur je l'espère (Il espère bien facilement pour un non Espérantiste) que la solution du problème de la langue auxiliaire par les procédés artificiels est contraire aux lois de la nature et par conséquent à jamais irréalisable. »

Et voilà pourquoi votre fille est muette ! L'artificiel n'est pas naturel. La clarinette est impossible, car la nature n'a créé que le chant des oiseaux. Allons ! Tant pis !

Et c'est avec des arguments de cette force qu'on espère ou plutôt qu'on a quelque temps espéré faire brèche à l'Esperanto !

Quant à moi, qui ne connais pas six langues, j'affirme qu'en huit jours j'ai pu lire couramment l'Esperanto sans dictionnaire, qu'au bout de 3 semaines je l'écrivais convenablement, et qu'enfin, dès que l'occasion s'en est présentée, c-à-dire dès le mois d'août 1904 à Calais, j'ai conversé sans aucune difficulté et avec le plus grand plaisir avec des Anglais, des Russes, des Suédois, des Norvégiens, des Danois, des Bulgares, des Tchèques, des Espagnols, etc. etc. J'ai recueilli de leur bouche les détails les plus intéressants sur leur vie, sur leurs habitudes, sur leur climat, sur leur armée, en un mot sur tout ce qu'il me plaisait de leur demander, chose qui était tout à fait impossible avant l'Esperanto. J'ai même reçu une lettre, que je me ferai un plaisir de vous montrer, d'une jeune étudiante de Washington me demandant si je suis célibataire et m'invitant à correspondre avec elle ! Avis aux jeunes gens de la famille. Il y a de beaux mariages à faire en Amérique.

Je regrette qu'aucun membre de la famille ne m'ait accompagné à Cambridge. Toute question de propagande à part, c'était une occasion unique, ne connaissant pas l'anglais, de faire en Angleterre, à prix réduit, un très intéressant voyage, avec tout un monde d'interprètes et de compagnons les plus obligeants du monde. Cambridge est par elle-même une ville très intéressante et ravissante avec ses collèges admirables, ses bibliothèques, ses pelouses de cricket et sa rivière (la Cam) sur laquelle on fait de délicieuses promenades. Il y avait parmi nous beaucoup d'officiers de toutes nations, en uniforme, entre autres un lieutenant d'artillerie belge, représentant officiel de la Belgique au Congrès. Aussi on avait organisé spécialement à notre intention (nous étions 2 000 Esperantistes) des parades militaires, concours hippiques, etc. très intéressants, on avait organisé également des excursions par trains spéciaux aux environs de Cambridge. Les soirées étaient occupées par des représentations théâtrales ou autres

en Esperanto bien entendu, avec des acteurs de toutes nationalités. Bref le séjour à Cambridge a laissé à tous les plus agréables souvenirs. Quant à moi j'ai eu pour mentor un jeune professeur de l'Université de Cambridge qui avait commencé l'étude de l'Esperanto 3 jours avant le congrès. Il nous a dit que jusque là il croyait que l'Esperanto était une bonne blague.



*Congrès universel d'espéranto de 1907 - Vue de la convention*

[https://it.wikipedia.org/wiki/Congresso\\_universale\\_di\\_esperanto\\_del\\_1907](https://it.wikipedia.org/wiki/Congresso_universale_di_esperanto_del_1907)

Il en a su assez pour guider un groupe très nombreux d'Espérantistes dans la visite des Collèges, et à la fin du Congrès, qui a duré 4 jours il parlait tout à fait couramment et presque sans fautes. Sa femme qui n'en avait jamais ouvert un livre, comprenait parfaitement la conversation et y prenait part bien qu'elle ne pût répondre encore qu'en anglais. Le Congrès a fait en Angleterre une très grande impression. Le généralissime de l'armée anglaise, Lord Roberts a accepté la présidence de la « Brita Esperantista Asocio ». A la suite du congrès, une visite de Londres avait été organisée, à laquelle malheureusement je n'ai pu prendre part, devant rentrer le jour même à Hesdin. Il paraît que cette partie du programme a été la plus intéressante.

L'année prochaine le Congrès aura lieu à Dresde du 16 au 21 août. Avis aux amateurs. J'irai avec Marie si possible et j'en profiterai pour faire un petit voyage à l'aller ou au retour, soit dans la Forêt Noire, soit en Suisse. Dresde est également une ville très attrayante par elle-même.

Nos manœuvres ont été attristées par la mort subite de mon chef de bat<sup>on</sup>, le C<sup>t</sup> Hervé de Beaulieu, qui était pour moi un excellent chef et m'avait fait le meilleur accueil. Le 7 7<sup>bre</sup>, jour de repos, vers 4 h<sup>1/2</sup> de l'après midi, il rentrait d'une petite promenade à pied aux environs, quand il s'affaissa subitement à l'entrée du village de Gommecourt. Il reprit bientôt

connaissance, plaisanta même en disant au médecin qu'il n'était pas malade, et que c'était un simple étourdissement dû à la chaleur. Vers 5h ½ on le ramena en voiture au château, mais au moment où la voiture franchissait la grille (je guettais son retour d'une fenêtre du château où je logeais également) je le vis s'affaïsser tout pâle dans les bras du docteur. Je compris aussitôt que son état était très grave, et pendant qu'on le transportait sur son lit, et que les demoiselles du château faisaient appeler le curé, je partis à cheval au grand trot pour prévenir le Colonel logé au village voisin et solliciter l'autorisation d'aller prévenir M<sup>me</sup> de Beaulieu. Au moment où je dépassais les dernières maisons de Gommecourt, un sous-lieutenant me rejoignit à bicyclette et me dit que le Colonel était non pas au village voisin mais en conférence chez le G<sup>al</sup> de brigade à 6 k<sup>tres</sup> plus loin. J'enfourchai la bicyclette, tandis que le S<sup>s</sup> lieut<sup>t</sup> ramenait mon cheval, et je continuai ma route. Je vis le Colonel, qui hésitait, puis le Général qui m'autorisa à partir sur le champ. Au retour un officier vint à ma rencontre à bicyclette et m'apprit que le C<sup>t</sup> était mort. Il était 6h ½. Le premier train partait de Miraumont (9 k<sup>tres</sup> de Gommecourt) à minuit seulement. La voiture du château m'y conduisit. Je couchai à Amiens vers 2h du matin et j'en repartis à 4 heures pour Berck où se trouvait M<sup>me</sup> de Beaulieu. Arrivé à Berck à 8h du matin, je dus me mettre en quête du logement de M<sup>me</sup> de Beaulieu que j'ignorais complètement. Comme elle était en séjour chez sa mère, M<sup>me</sup> de Beauregard, personne ne connaissait son nom. Je dus m'informer à la Poste. Enfin je me trouvai en face de la maison, mais comment y pénétrer et que dire ? J'étais en uniforme, vingt gamins attroupés derrière moi et toutes commères du quartier sur leur porte : un officier à Berck, c'est à peu près comme un chinois à St Saulve. Heureusement je vis des Sœurs de charité entrer dans la maison voisine, j'y entrai à leur suite, et elles se chargèrent de la pénible mission d'informer M<sup>me</sup> de Beaulieu. J'assistai à cette scène derrière les volets d'une fenêtre ouverte, et je vous assure que je ne l'oublierai jamais. A 2 heures de l'après-midi, j'emmenai M<sup>me</sup> de Beaulieu. Le coupé du château nous attendait à la gare de Miraumont et nous étions à Gommecourt vers 7 heures du soir. Vous jugez ce que fut l'entrevue de cette pauvre femme avec son mari. Elle voulait passer la nuit auprès du corps. Je dus user d'autorité pour faire exécuter aussitôt la mise en bière. Elle me demanda de couper les cheveux du C<sup>t</sup> pour les conserver. Elle voulait assister à tout, elle était malade, avait des vomissements, n'ayant cependant rien pris que de l'eau.

Les demoiselles du château trop impressionnées et trop nerveuses ne pouvaient rendre aucun service. Je dus presque la contraindre à se retirer dans sa chambre puis je fis aussitôt mettre le corps en bière. Ensuite il fallut organiser un service religieux, la cérémonie militaire à laquelle assisteraient tous les Généraux de la Direction des manœuvres et tous les officiers de régiments cantonnés dans le voisinage. Il fallut régler en même temps le transport en Bretagne, les lettres de faire-part, les déclarations, etc. etc. que sais-je encore ? J'étais seul pour tout

organiser avec un lieutenant, un sergent et 4 soldats. La bat<sup>on</sup> bien entendu était parti dès le lendemain matin de la mort du C<sup>t</sup> pour continuer les manœuvres. Quand j'ai pu rejoindre ma Cie le 11 7<sup>bre</sup>, je vous assure que j'en ai éprouvé un soulagement. Je venais de vivre des journées dont je me souviendrai toujours.

Nous avons repris notre vie bien paisible à Hesdin. Je me suis mis un peu à chasser pour profiter des invitations très aimables que j'ai reçues. Les battues sont très amusantes, mais les perdreaux y volent vraiment trop vite. Le lapin en battue est plutôt dans mes cordes et il y a 15 jours j'ai pris enfin ma revanche des médiocres résultats du début, j'ai été le roi de la chasse sur 9 chasseurs avec 6 lapins et 2 perdreaux. Il était temps car je commençais à me décourager. Tous les 5 jours il y a des chasses à courre dans la forêt de Crécy, mais comme c'est à 30 kilomètres d'Hesdin, je ne peux bien entendu y aller que de temps en temps. Généralement j'envoie les chevaux la veille ; mais comme je me reprocherais de raser les indifférents en leur parlant toujours de mes chevaux, je ne continue pas sur ce sujet, toujours passionnant pour moi, et j'enverrai à Pierre une lettre spéciale, que je lui dois depuis si longtemps pour lui rendre compte de l'état de mes deux excellents tarbais Orinot et Aurore. Pour aujourd'hui je lui dirai seulement qu'Aurore m'a attiré des compliments de tous les amateurs à l'occasion de la revue du 14 juillet, où je l'ai montée par hasard, Orinot étant ce jour-là indisponible. C'était la première fois qu'Aurore voyait la troupe, et se trouvant au milieu des tambours et clairons, dans un cadre assez effrayant pour un cheval neuf, portant pour la 1<sup>ère</sup> fois le sabre et la selle d'armes ; elle s'est comportée comme un ange.

Je l'attelle en tandem avec Orinot, et cela fait, je vous assure, une paire qui n'est pas banale, elle en volée, Orinot dans les brancards.

Quant à Marie, il n'y a pas beaucoup de princesses qui ont comme elle trois chevaux à monter à leur choix. Elle galope sur Orinot, se promène sur Aurore et passe partout avec Blulette.

Nous avons pris quelques jours de permission à Malo-les-Bains du 3 au 14 août, à quelques kilomètres de Bray-Dunes, où était encore Claire que nous croyions rentrée à Lille depuis le 31 juillet. De sorte que j'ai été me promener à bicyclette sur la plage même de Bray-Dunes le dimanche 12 août, à seule fin d'y respirer l'air qu'avait respiré ma sœur, et sans me douter qu'elle y était encore. N'est-ce pas enrageant ?

A part cette déception, postérieure, ce trop court séjour à la mer nous a fait beaucoup de bien, nous a rafraîchis, car nous venions de traverser une période de fortes chaleurs. Odette, mais surtout Madeleine, bien entendu, sont revenues noires comme des pains d'épice. Nous

nous sommes trouvés là avec les Augustin Dupont qui ont de fort gentils enfants, et les Rodolphe Lavoie (ou Lavoie ?) C'est même Lavoix.<sup>1</sup>

A small rectangular photograph of a handwritten note in French. The text is written in cursive and reads: "c'est même Lavoix (ou Lavoie ?) Nous étions".

Nous étions dans une pension de famille chez une bonne dame Michaux, anglaise, qui avait été dans le temps professeur d'anglais de Marie à la Sagesse. J'ai pris tous les jours une leçon d'anglais en échange d'une que je donnais d'Espéranto de sorte que je n'ai pas perdu mon temps.

J'aurais pu également, si j'avais voulu, faire une croisière sur le yacht d'Augustin et aller faire une petite fête à Ostende pour y serrer la pince de son ami (un nommé Philippe d'Orléans), mais j'ai eu peur du capitaine, car la mer, tout seul avec Augustin, c'est bien large et je nage mal.

Je ne fais pas les manœuvres cette année, de sorte que je vais probablement engraisser. Le malheur est que, même sans assister aux manœuvres, on ne peut pendant cette période, obtenir aucune permission, de sorte que je ne pourrai me rendre ainsi que je l'aurais tant désiré, au congrès Esperantiste de Genève du 28 août au 6 7<sup>bre</sup>. Je me consolerais en lisant dans les journaux un tas d'absurdités pour ou contre. Je me recommande pour que vous me réserviez tout ce qui vous tombera sous la main à ce sujet, d'idiot ou de raisonnable, ma conviction est devenue inébranlable surtout à cause du nombre incalculable d'inepties débitées par les adversaires de l'Espéranto.

Pardon du rabâchage ; j'ai commencé trop tard et dû aller trop vite. Je suis sûr que j'ai oublié de vous dire les seules choses qui pourraient peut-être vous intéresser. Mille excuses, mais il y a 3 jours que le Messenger est arrivé, et après avoir rougi de la paresse des autres, cela me suffit d'avoir rosi (?) de la mienne

A photograph of a handwritten signature in dark ink on a light-colored background. The signature is cursive and appears to be "Lavoix".

Reçu le 22

Expédié le 25 août

---

<sup>1</sup> Augustin, dernier fils de l'oncle Louis et Rodolphe Lavoix, époux de Claire Butruille, petite-fille de l'oncle Louis.